

J'ai vu...



Gal KORNILOFF



KERENSKY

GENÉRAL CONTRE DICTATEUR

Éloquent, courageux, énergique, capable de faire vraiment une œuvre, Kerensky a cru que la Révolution russe — dont il fut le grand ouvrier, — pourrait s'accomplir sans en venir à la guerre civile. Débordé surtout par les désordres de l'armée, il voit se dresser contre lui, à l'appel du général Korniloff, une coalition des grands chefs militaires qui veulent régénérer l'arrière et les troupes débandées avec les méthodes rudes et fortes des soldats. Il semble, en dernière heure, que Kerensky reste le maître de la situation.

FOP. 47

+

SOUVENIRS SUR MARIE, REINE DE ROUMANIE

Par Léo CLARETIE

Parmi les augustes victimes de la grande guerre, il n'en est pas de plus pitoyable — avec la Reine de Belgique — que S. A. la Reine Marie de Roumanie. Les revers de ses armées, au début de la campagne, la mort d'un fils chéri au milieu des ruines de son palais bombardé n'ont pas abattu son grand courage. A Jassy, où elle s'est fixée après la prise

de Bucarest, elle est demeurée une source vive d'énergie et de bonté ; sa foi dans les destins de la Roumanie a galvanisé ses soldats qui défendent victorieusement aujourd'hui les derniers lambeaux de la patrie roumaine. Voici, sur cette figure de tout premier plan une étude documentée de notre très distingué collaborateur, M. Léo Claretie.

QUAND la princesse Marie monta sur le trône avec le roi Ferdinand I^{er} de Roumanie, par suite du décès de Carol I^{er} de Hohenzollern, leur oncle, c'était en octobre 1914 : depuis deux mois, l'Europe était en feu. La guerre turco-bulgaro-roumaine venait à peine de finir. C'est dire que rarement princesse ceignit la couronne royale dans des circonstances plus agitées et plus tragiques : sa vaillance, sa bravoure, son activité, sa grande bonté ne l'ont pas laissée inférieure à sa tâche, et elle a toujours été supérieure à son devoir.

J'avais l'honneur de la connaître, avant la guerre, quand elle était encore Altesse Royale. L'impression de supériorité, de séduction et de charme qu'elle laissait à tous ceux qui l'approchaient était ineffaçable. On s'en doutait à la façon dont le peuple la saluait, quand elle passait dans les rues de Bucarest, simple dans sa mise et dans son équipage, une victoria à deux chevaux. On eût dit une élégante du commun, je veux dire de la haute société, se rendant au Bois. Les gens saluaient sans cérémonie ni contrainte, avec un bon sourire. On sentait que cette jolie princesse lointaine d'Orient était aimée de son peuple, — qui, aujourd'hui, l'adore pour le dévouement avec lequel elle se voue aux malades et aux blessés.

J'ai vu la princesse d'alors, dans tout l'éclat de sa beauté, pendant les divers séjours que j'ai faits en Roumanie. Blonde aux cheveux superbes, les yeux bleus, prestance élégante avec le type régulier de ces admirables Anglaises que Lily peignait pour la galerie de Hampton Court et que Hamilton a décrites.

LE CADRE DE LA REINE

Elle a un goût très artiste, et sait donner le décor qui convient au charme très prenant de sa personne. A Sinaïa, au Pelishar, à Bucarest, à Cotroceni et au Palais, elle s'entourait d'un foud créé par elle et pour elle, dans des salles ornées, décorées, meublées d'après ses propres dessins et ses indications. Rien de banal ne l'encadrait. C'étaient des architectures ingénieuses et jolies, en nefs, voûtes, ogives, avec des recoins, des retours, des arcades, des piliers. Les murs étaient tendus de cuir repoussé et doré ; des mosaïques fauves revêtaient les colonnes ; les coffres gothiques, les meubles de style

vieux-roumain, les statues hiératiques, les lutrins de fer, tout donnait une impression d'art raffiné. Sur sa chaise à dossier élevé, la reine semblait descendue d'une fresque



(En haut) : La reine Marie de Roumanie et sa fille la Princesse Elisabeth, se rendant en auto sur le front, au chevet des soldats blessés.
(Au-dessous) : La Reine et sa jeune fille la Princesse Hélène.

de Ravenne dans sa robe bleu pâle, fée de légende, princesse d'un conte oriental. Cette Anglaise avait adopté son pays nouveau ; elle se plaisait à revêtir le charmant costume des paysannes roumaines ou l'uniforme de colonelle de son régiment. Elle s'était passionnée pour l'art ancien moldo-valaque, les fresques des vieux monastères, les arcades surbaissées, les chapiteaux trapézoïdes, la pénombre mystérieuse des petites basiliques quinze fois séculaires.

Sa chambre à coucher était une merveille digne d'un musée : dallage polychrome, alcôve pareille à un narthex ou à un iconostase, murs argent et mauve, vasques qui étaient des copies de vieux baptistères, lutrins supportant des antiphonaires majestueux, lampadaires à

gros cierges bruns ; les arêtes de murs étaient soulignées par des touches argentées relevées de quelques notes pourpres ; c'était d'une érudite complexité, avec un choix d'accessoires et de bibelots jolis, reliures gemmées, cadres fleuris de teintes pâles, meubles rehaussés de lys d'or et de lys rouges dans une symphonie de bleu pâle : et tout cela, le rêve de la reine l'avait imaginé avant de le réaliser.

Une petite anecdote montre son goût d'inventions et son adresse d'exécution. Aquarelliste, brodeuse, elle sait manier les matières les plus dures, même le fer.

Étant à cheval en forêt, sa bête se déferra. On fit halte au prochain village devant le maréchal ferrant. Pendant qu'on referait la jument, la Reine, alors princesse, ramassa deux clous à ferrer les chevaux, les mit au feu, les forgea : elle en rabattit les deux pointes, elle sonda les deux clous par le milieu, et se fit une croix jolie dont le modèle fut aussitôt connu, répandu, reproduit en argent, en or, par les orfèvres ; et ce bijou à la mode s'appela la croix de la princesse. A l'époque du *Martichoar* ou solstice du printemps, on le suspendait à un cordonnet rouge et blanc, selon la tradition antique qui contient ce vœu contre les premières insulations d'avril : « Que votre visage soit blanc et votre sang soit rouge comme les couleurs de ce ruban ! »

Non seulement l'art, le goût des belles choses l'attirait, mais aussi les lettres, et peut-être ajoutera-t-elle un charmant chapitre à l'histoire des reines femmes de lettres dont sa tante par alliance, la reine Elisabeth

de Roumanie, enrichit le trésor par tant d'œuvres exquises que signa Carmen Silva. On peut du moins l'augurer d'après le joli conte de la reine Marie, *Mirola, histoire d'une petite reine malheureuse*, paru en juillet 1915 dans la *Revue des Deux Mondes*.

LA REINE AU CHEVET DES BLESSÉS

Que ces soucis d'art et de lettres sont loin pour l'instant ! Avec quelle émotion la reine doit quelquefois penser, dans son asile momentanément au fond de la Moldavie, dans la plate ville de Jassy, à tout ce qu'elle a laissé en Valachie aux mains des barbares, dans ses palais de Sinaïa et de Bucarest, où sans doute ne retrouvera-t-elle plus rien des richesses artistiques que son goût et son génie y avait amassées.

Déjà avant la guerre, la reine se prodiguait pour les malheureux et les souffrants, visitait les hôpitaux, secourait les infortunes.

La guerre a décuplé les ressorts et les ressources de sa grande pitié. En 1913, elle avait émerveillé l'Europe par la vaillance avec laquelle elle s'occupait des œuvres de la Croix-Rouge au cours de l'épidémie de choléra qui désola les Balkans pendant la grande guerre roumano-bulgare.

Depuis un an, on la voit dans les hôpitaux, à Bucarest, puis, quand il fallut céder la place, à Jassy où le principal hôpital est sous sa direction.

Elle s'est dévouée avec une abnégation rare, accompagnée par sa fille, la princesse Elisabeth. Vêtue de blanc, dans le simple costume d'infirmière, la croix rouge sur le bras, les cheveux cachés sous la double coiffe à voile, le tablier aux reins, un petit sac pendu à la ceinture, elle va, parmi les souffrants, parmi les lits de fer qui s'alignent entre les lambris dorés et sous les lustres des édifices réquisitionnés qui furent des hôtels luxueux, des ministères ou des palais.

Récemment, elle prodiguait ses soins, avec sa fille, au cours de la plus violente épidémie de typhus, qui a tué plus de 200 médecins-majors de l'armée roumaine. On n'a pas oublié quel noble engagement la reine a tenu aussitôt après la déclaration de la guerre. Il faut relire cette noble déclaration :

DES PAROLES QU'IL FAUT RETENIR

« Le roi et moi, nous désirons plus que tout le bonheur de la Roumanie. Nous ne connaissons que l'intérêt roumain ; nous savons quels sont les devoirs et les responsabilités que nous impose notre situation. Nous n'avons en vue que le bien du pays. Ce que nous voulons, c'est une Roumanie grande et prospère et nous souhaitons que sous notre règne elle réalise ses légitimes aspirations nationales. Quant à moi, je subis la situation paradoxale que cette guerre européenne a créée à mes sœurs dont l'une, née en Allemagne, est aujourd'hui la grande-duchesse Cyrille de Russie et se dévoue sur les champs de bataille du front oriental auprès des blessés russes, et dont l'autre, née en Russie, est la grande-duchesse de Hohenlohe.

« Quant à ma mère, princesse russe elle aussi par sa naissance puisqu'elle était avant son mariage grande-duchesse de Russie, elle est demeurée, depuis le début de la guerre, au milieu de ses sujets de Saxe-Cobourg-Gotha dont elle est grande-duchesse régnante depuis la mort de mon père. Elle consacre tous ses efforts à soulager les misères et les douleurs. C'est à cette noble mission, qui est celle de toutes les femmes de cœur, que je serai heureuse de me dévouer auprès du peuple roumain. »

Elle a tenu parole.

La guerre en s'abattant sur la Roumanie trouva la reine au chevet de son plus jeune enfant le prince Mircea, gravement malade.

secours. Ils furent frappés de la précision avec laquelle les ennemis touchaient les points choisis, le Palais royal, les domiciles de MM. Brătianu, Take Jonesco — cela en pleine nuit. Ils devaient recevoir des signaux ?

Ils en recevaient et voici comment on le sut.

Une nuit, l'alarme fut donnée, toutes les cloches sonnèrent le tocsin, les canons de défense firent rage, — mais à blanc. Les assaillants étaient nos aviateurs français. La population crut que c'étaient des ennemis. Les espions le crurent aussi, et se mirent consciencieusement à la besogne. Alors nos as virent certains toits plats devenir lumineux, phosphorescents : c'étaient les points de repère. On ne pouvait de terre apercevoir ces fluorescences.

Les terrasses indicatrices furent repérées, et le lendemain, trente espions étaient passés par les armes. C'était autant de moins.

Je sais par mes amis roumains de Paris qui viennent de là-bas que la popularité de la reine est devenue à présent un véritable culte. Elle a consacré à la Croix-Rouge sa fortune personnelle, et, accompagnée de ses deux plus grandes filles, les princesses Elisabeth et Marie, elle ne cesse de visiter et de reconforter les malades, les épidémiques, les amputés, les aveugles qui baisent pieusement ses mains royales.

Elle a reçu la croix de Saint-Georges. Mais la plus belle récompense pour son âme délicate doit être la reconnaissance émue de cette armée admirable, digne du passé et des ancêtres, digne des héros qui vainquirent les Turcs sous Mircea le Grand, sous Vlad l'Empaleur, sous Michel le Brave et, avant lui, sous cet Étienne le Grand dont le général Sarrail a retrouvé l'étendard au monastère Zographo, sur le mont Athos et qu'il a offert aux Roumains d'aujourd'hui. On sait avec quelle solennité touchante cette remise vient d'avoir lieu à la Sorbonne en présence du Président de la République française et entre les mains du sympathique ministre plénipotentiaire du royaume de Roumanie à Paris,

S. E. Al. Em. Lahovary, grand ami de la France, qui travailla de toutes ses forces pour l'intervention. Quand l'étendard d'Étienne le Grand reprendra sa place à la tête des forces roumaines, près de leurs souverains, la reine lira avec émotion l'inscription en lettres slaves qui lui sera traduite et qui encadre l'icône de Saint-Georges dans cette prière :

« Victorieux saint Georges, viens promptement au secours des malheureux ! »

Et du fond du xv^e siècle, Stéphane le grand joindra sa prière à celle de l'armée pour que l'infortune actuelle et provisoire se change en un durable triomphe du droit pour la Moldavie, la Valachie et la Transylvanie indissolublement et à jamais réunies.

LÉO CLARETIE.



Le dernier portrait de la Reine Marie dans son costume de la Croix-Rouge. — Au bas du document, la signature autographe de la Reine.

Peu après il mourut. La malheureuse mère fit peindre les traits du cher disparu par l'artiste Romano. Celui-ci se rendait à son travail. Il traversait la cour du Palais royal. A ce moment un taube passa, lançant des bombes. L'une d'elles vint s'écraser dans la cour du Palais où elle creusa un profond entonnoir. Le peintre fut tué. La guerre refusait à la reine jusqu'à la consolation de conserver l'image de son enfant, demeurée inachevée parmi ces scènes de mort et de sang.

Ce bombardement de Bucarest par les zeppelins et les tauben fut atroce. J'en ai eu depuis des échos. La ville manquait des moyens de défense spéciale. Les aviateurs boches descendaient fort bas, choisissaient leurs buts, visaient.

LES AVIATEURS FRANÇAIS PROTÉGÈRENT BUCAREST

Un illustre Roumain me conta ce qui se passa lors de l'arrivée de nos aviateurs de

LE TROISIÈME ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE DE LA MARNE.



Le général Maunoury à Meaux.

Le général de Lamaze au cimetière de Barcy.

M. Poincaré (1) le maréchal Joffre (2) les généraux Pétain (3) Duparg; (4) sur le plateau de Fère-Champenoise.



A Mondement : M. Poincaré (1) M. Painlevé (2) M. Ribot (3) M. Bourgeois (4) général Duparg (5)



Trois années se sont écoulées depuis la victoire de la Marne qui est aussi vivante dans les cœurs que si elle datait d'hier. Le 6 septembre, M. Poincaré était à Fère-Champenoise où M. Ribot affirma une fois de plus notre espoir invincible en la victoire finale. Et le dimanche 9 la foule visita les tombes après la cérémonie a reçu la médaille militaire. de Meaux que présida le général Mannoury, le glorieux mutilé qui fut le vainqueur de von Kluck.

LE GENERAL SARRAIL REÇOIT LA MEDAILLE MILITAIRE



Colonne d'artillerie de montagne dans un défilé près de Monastir.

Le général Sarrail, commandant en chef les forces de l'Entente sur le front de Macédoine, vient de recevoir la médaille militaire. Cette récompense a été décernée au général Sarrail non seulement pour sa participation à la victoire de la Marne, mais aussi pour la tâche qu'il assume depuis qu'il est à Salonique. Actuellement sur le front macédonien débarrassé désormais des préoccupations que causait la trahison de Constantin, l'activité d'artillerie se réveille et les coups de main des Alliés se multiplient avec succès.



Le général Sarrail.



EN RUSSIE : LES FEMMES AUX TRANCHÉES

Tandis que certains soldats russes lâchaient pied, des femmes héroïques prirent leur place. Chacune, pour ne pas tomber vivante entre les mains des Allemands, portait sur elle du cyanure de potassium.



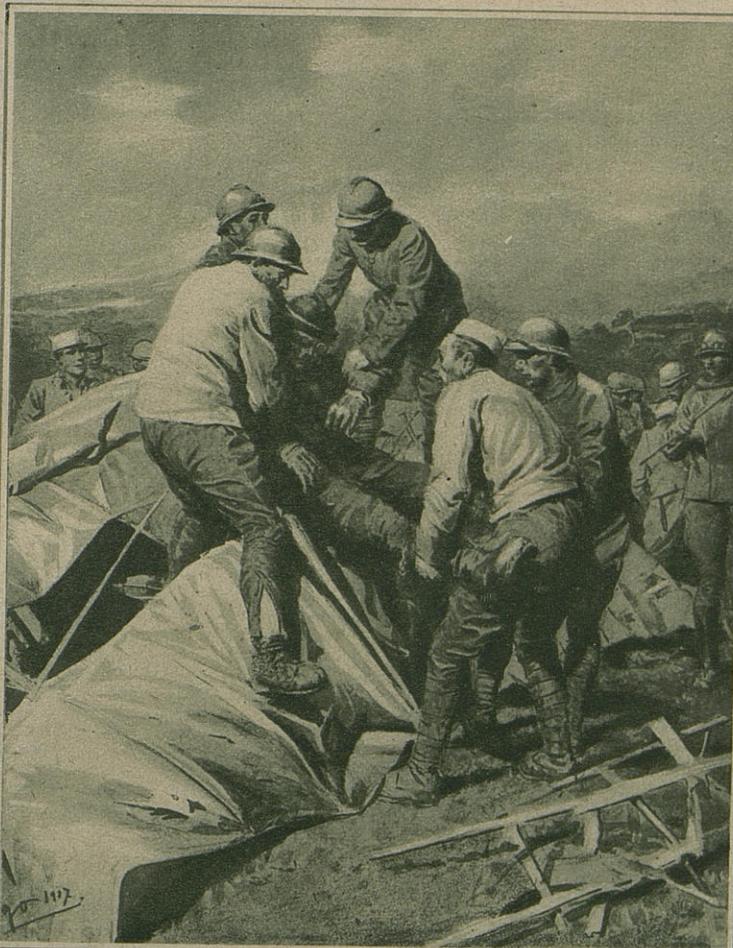
L'EXPLOIT D'UNE MASCOTTE SUR LE FRONT ITALIEN

C'était un petit singe rapporté de l'Est africain. Agacé par la vue d'un fanion autrichien qui flottait sur la tranchée ennemie, il se glissa entre les fils, et rapporta, malgré les balles, le drapeau jaune et noir.



UN AS ALLEMAND PROJÉTÉ DE SA NACELLE A 3 000 MÈTRES

A la fin d'un combat avec un aviateur français, l'as allemand sa machine en feu, se jeta hors de sa nacelle plutôt que d'être grillé vif. On voit les yeux terrifiés du malheureux et son geste de désespoir.

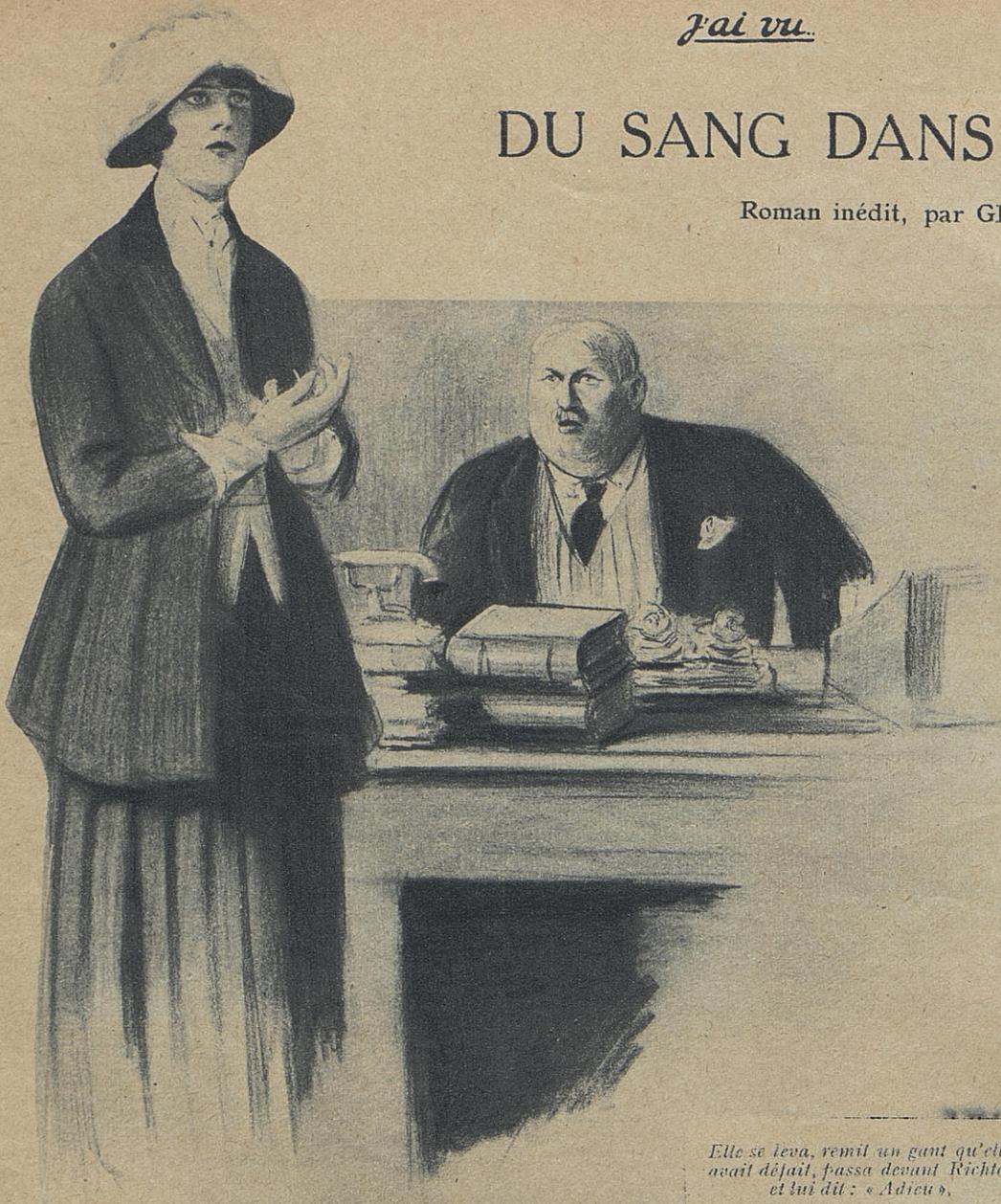


LA MORT D'UN AS ALLEMAND DANS NOS LIGNES

C'est le capitaine von L., qui se flattait non sans quelque prétention exagérée d'avoir descendu 30 des nôtres, qui vient d'être tué dans nos lignes par un de nos plus jeunes aviateurs dont c'était le coup d'essai.

DU SANG DANS LA MER ⁽¹⁾

Roman inédit, par GÉRARD BAUER



Elle se leva, remit un gant qu'elle avait déjà fait, passa devant Richter et lui dit : « Adieu ».

Richter était devenu grave, lorsque Maria Lesser lui avait livré son secret, en un aveu maladroit. Cette gravité ne dura point. Devant la rébellion de la jeune femme, devant sa résolution qu'il sentait inébranlable, il redevint souriant. Il souriait d'un abominable sourire, goguenard, complice, canaille. On sentait, à voir ce sourire, que l'homme qui souriait ainsi n'avait pas besoin de ménager, qu'il en savait assez sur son monde pour en obtenir tout sans recourir aux menaces. Cependant cette fois, il avait affaire à l'espèce la plus entêtée, à une amoureuse qui était décidée à tout sacrifier à son amour.

Richter se leva. Il fit le tour de son bureau et s'approcha de Maria Lesser. Il lui mit sa main grasse et luisante sur l'épaule et pencha son visage vers celui de la jeune femme ; puis à mi-voix, d'un ton conciliant.

— Allons... ma petite enfant... ce n'est pas sérieux.

Maria Lesser frémit à ce contact. Elle se dégagea, se retourna et sèchement :

— Ah ! ne me touchez pas !

L'homme recula et alla se camper contre un secrétaire, meuble haut et peu large. Richter le couvrait presque entièrement de son corps penché en arrière, les épaules appuyées contre le tiroir supérieur de ce fichier, les mains derrière le dos.

— Tout beau ! mon enfant, reprit-il... Hé là ! Vous êtes devenue bien farouche... Ce que j'en fais, moi, c'est pour vous... car je voudrais vous persuader de prendre une décision utile... Vous comprenez que je ne puis plus me passer de vos services... Vous nous en avez rendu de très grands... Alors, n'est-ce pas... Vous ne pouvez pas disparaître comme cela... sans compter que vous savez des choses diverses sur la Komman-

datur, sur la marine impériale... Je dirai même que vous en savez beaucoup... On n'a pas fait le métier que vous faites, sans apprendre ce que le public ignore, ce qu'il doit ignorer. Comprenez bien que ce n'est pas le moment de partir... pendant une guerre... Ce n'est pas l'heure... sachez attendre... Nous avons encore besoin de vous...

— Monsieur Richter, il est inutile de pousser plus loin un entretien qui nous est désagréable à l'un et à l'autre.

— Désagréable ? point du tout... Je voudrais simplement vous convaincre que...

— Inutile, je le répète, et désagréable. Adieu. Je vous quitte. Ignorez-moi à l'avenir. Comme je vous ignorerai moi-même.

Elle se leva, remit un gant qu'elle avait déjà fait, passa devant Richter et lui dit :

« Adieu », en le regardant, d'un œil froid et méprisant. Puis elle se dirigea vers la porte. Elle en avait saisi le tambour recouvert de toile cirée, lorsque Richter, qui n'avait point bougé, l'appela :

— Maria Lassievitch !

En entendant son nom — son vrai nom, — elle détourna la tête. L'homme souriait toujours :

— Ah ! je savais bien que vous ne partiriez pas tout de suite, comme cela... irrémédiablement... J'ai encore à vous parler... vous ne refuserez pas de m'entendre... Allons... asseyez-vous.

Elle revint, mais ne s'assit pas.

— Asseyez-vous... Il faut m'obéir un peu... Maria Lassievitch... Allons, asseyez-vous...

Elle s'assit, lentement. Ce nom, lancé dans son dos au moment où elle partait, venait soudain de lui ressusciter son passé, et lui avait donné un coup au cœur. Son énergie fondit. Elle dit d'une voix moins ferme :

— Qu'est-ce que vous voulez encore ?...

— Je vous l'ai dit.

— Je vous ai répondu...

— Je n'accepte pas votre réponse... Ah ! tenez, Maria Lassievitch, vous vous croyez une femme forte !... Vous êtes une pauvre petite femme comme les autres, aussi chétive, aussi menue, aussi désarmée devant l'amour que toutes les autres... Vous aimez !... quelle faiblesse pour une personne comme vous, et vous avouez votre amour.

— Je n'ai rien avoué qui pût vous...

— Rien avoué... Allons donc ! Vos yeux ont d'abord parlé pour vous, puis votre voix elle-même. Vous aimez Levinski. Eh bien, aimez-le, après l'avoir trahi... Cela, c'est votre affaire... Mais quelle imprudence de l'avoir laissé voir au gros Richter, car maintenant, ce gros Richter vous tient, il vous garde, il ne vous lâche plus et là, juste à l'instant où vous alliez partir, il vous a rappelée et vous êtes revenue. Et vous resterez... Vous resterez à mon service !

— Je pars... Vous m'êtes odieux.

Il se tourna vers le meuble sur lequel il s'appuyait quelques instants auparavant et l'ouvrit d'un tour de clef... Une autre clé détendit un ressort et le second tiroir monté sur une armature métallique sortit hors du meuble, portant un grand nombre de fiches classées... Richter chercha parmi les fiches, en les écartant avec ses doigts bondinés... Quand il eut trouvé celle qu'il cherchait, il la sortit et la souleva, la remuant dans l'air comme un petit drapeau.

(1) Voici le résumé des précédents chapitres de ce roman que nous avons commencé dans notre numéro du 31 mars (n° 124). — Un sous-marin allemand, l'U-24, rentre à Kiel après une croisière au cours de laquelle il a coulé cinq navires alliés. Parmi ceux qui assistent au retour de l'U-24 et de son commandant, le capitaine von Hartig, d'origine prussienne, se trouve le lieutenant de vaisseau Levinski, d'origine polonaise, embarqué à bord du cuirassé Brunswick. Quelques jours après, Levinski, nommé second à bord du sous-marin U-51, se rencontre avec son nouveau chef, von Hartig, pour qui il éprouve une vive antipathie. Avant de rejoindre son poste, Levinski se rend à Hambourg en compagnie d'une jeune femme qu'il aime, Maria Lesser. De retour à Kiel, Levinski reçoit l'ordre de se tenir prêt à embarquer immédiatement à bord de l'U-51, qui de Kiel part en croisière. Le voici prenant possession de son nouveau poste, sous les ordres de von Hartig. Après avoir expliqué à son second les buts de leur croisière, von Hartig lui recommande d'accomplir son devoir d'officier sans faiblir et de bannir toute sentimentalité. Les premières heures à bord s'écoulent sans autres

incidents que la réception d'un ordre par T. S. F. enjoignant de couler tous les navires neutres ou non. Levinski écrit à son amie Maria Lesser. Celle-ci va voir à l'hôpital un officier blessé, ami intime de Levinski, et lui avoue qu'elle est un agent indicateur et que, chargée d'espionner les officiers, elle a causé l'embarquement de Levinski à bord du sous-marin. Mais transformée, transfigurée par l'amour du jeune officier, pour la première fois elle a honte de sa vie passée. Comment racheter tant d'infamies ? Cependant Levinski continue sa croisière à bord de l'U-51. Il ne pense qu'à Maria son amie, et il était précisément occupé à écrire pour elle son journal de bord, lorsque Hartig entra dans sa cabine : « Nous sommes pris dans un filet, lui dit-il... Une manœuvre hardie dégage cependant le sous-marin qui continue sa croisière et rencontre bientôt un vapeur à trente mètres duquel il émerge subitement avec ses canons aussitôt en batterie et qu'il coule sans pitié, entraînant sous les flots un marin qui voulait chercher refuge. Pendant ce temps Maria Lesser se rend chez le chef d'espionnage Richter pour lui annoncer sa ferme intention de cesser sa collaboration à ce service spécial.

— Savez-vous ce que c'est que cela ?

— Je ne sais pas.

— Eh bien, c'est votre fiche !... Elle est complète et, ma foi, assez romantique. Écoutez-moi, Maria Lassievitch... Ce sont mes dernières paroles... Écoutez-moi bien.

Elle était assise, ramassée sur elle-même comme un animal prêt à bondir. Elle était toute pâle et, sur son front blémi, ses cheveux noirs se détachaient, hérissés et comme chargés de fluide nerveux. Richter continua :

— Cette fiche indique votre nom, Maria Lassievitch, et conte votre histoire. Il la lut.

« Maria Lassievitch, vingt-six ans, née le six mars 1890 à Lublinitz (Silésie) de Peter Lassievitch, sujet allemand, et de Nadia Makovska, Polonaise... selon ses dires fut élevée par sa mère seule, cette femme ayant été abandonnée par son mari. Entra comme vendeuse à dix-sept ans à Breslau, quitta sa place pour suivre un étudiant de cette ville qui l'amena ensuite à Bonn. Deux ans d'aventures diverses, ignorées, mais où on pourrait retrouver sa trace à Francfort, puis à Berlin, enfin à Kiel où elle s'engagea comme *barmaid* à l'« American Bar », 87, San Pauli. C'est là où nous l'avons trouvée en avril 1910 alors que nous nous y étions rendu en compagnie du lieutenant von Hartig. Devint la maîtresse de cet officier et demeura pendant six mois. L'avons installée à Kiel au début de l'année 1911 pour nous servir d'agent de renseignements. A commencé ses rapports en mars 1911.

« Rapports classés : Meuble 12, dossiers 24-25-26. »

Il s'arrêta et baissa la main qui tenait la fiche à la hauteur de ses yeux, puis il interrogea :

— C'est bien cela, n'est-ce pas ?

Maria Lesser était immobile. Elle fixait l'homme qui lui rappelait son passé lambeaux par lambeaux, son passé si proche.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je vous demande si c'est bien cela ?

— Oui et non. Tout n'est pas exact. Vous ne retrouveriez pas ma trace à Berlin, comme vous écrivez. J'y ai passé trois jours de ma vie, cela m'a suffi... J'ai été moins ballottée que vos renseignements semblent le faire croire... Hélas ! suffisamment comme cela... Et alors ?

— Alors ? comme je vous veux bien docile, bien obéissante, utile à tous, à moi, à la marine, à l'Allemagne... comme vous avez repoussé les avantages considérables que je vous offrais, je suis obligé de vous indiquer qu'il vaut mieux pour votre amour ne pas persister dans votre refus... Sachez m'entendre...

— Je ne comprends pas.

— Non ? est-ce possible ? Eh bien, puisqu'il le faut, j'expliquerai tout. A sa prochaine escale, votre charmant et doux ami Levinski apprendra ce que vous êtes... Oh ! bien par hasard... Un de vos rapports écrit de votre main lui parviendra ainsi que votre *curriculum vitae*... Pur hasard ! Mais le hasard... ha... ha... est notre maître !... La force du destin !... que voulez-vous. Cela ne lui fera guère plaisir, à ce pauvre garçon, d'apprendre que son chef von Hartig, l'homme avec lequel il est con-

damné à vivre, a occupé la même place que lui dans votre cœur... Cela ne lui fera pas plaisir non plus de savoir que c'est grâce à vous sur la foi des renseignements livrés par vous, que nous l'avons placé là où il est... Allons, résignez-vous... Prenez votre bonheur comme il vient... vous pouvez être heureuse sans ces grands gestes romantiques... Le temps en est passé... Et puis, n'est-ce pas, il y a la guerre, Maria ! Et la guerre est la guerre.

Maria Lesser était demeurée sur son fauteuil, regardant Richter tandis qu'il



Il avait passé les mains dans les entourures de son gilet, il gloussait...

parlait. Un moment, il sembla qu'elle allait se lever, se jeter sur le gros homme, lui arracher des mains la fiche qu'il tenait, le battre, labourer de ses ongles son visage gras et rose... Elle songea quelques instants à commettre ces actes violents... Mais ce sont là des gestes impulsifs. Dès l'instant qu'on y pense, on ne les fait plus. Elle ne bougea pas ; simplement ses mâchoires se serrèrent sous sa peau pâle. Quand le fonctionnaire eut fini de parler, lentement elle se leva, s'approcha de lui et calma :

— Vous êtes une canaille, dit-elle.

Et l'autre continua de sourire, inlassablement.

— Les insultes à présent !... J'ai pitié de vos nerfs de femme... J'ai même pitié de vous... Je suis encore prêt à servir vos desseins d'amoureuse... Je ne suis pas un vilain diable, hé ! hé !

Il avait passé les mains dans les entourures de son gilet. Il gloussait. Un petit rire secouait son ventre, la chaîne d'or qui était sur son ventre, et un petit bock d'argent attaché après la chaîne, comme breloque.

Maria Lesser était lasse. Sa force nerveuse était tombée comme un vent d'orage. Elle se sentit prisonnière de son passé, de sa

vie, de son destin. Quelques larmes sortirent de ses yeux, coulèrent le long de ses cils, puis de ses joues, une à une, lentement. Elle prit sa tête entre ses mains et pensa :

— Ce passé ! Ce passé ! Je n'effacerai donc point ce passé !

Quand elle releva son visage redevenu grave, Richter lui demanda :

— Eh bien ?

— Je suis votre prisonnière, répondit-elle. Du moins accordez-moi une grâce : celle de l'éloignement. Je puis vous rendre des services ailleurs qu'à Kiel... vous trouverez...

vous pouvez trouver quelque lointaine ville où je serai enveloppée de mystère, où on ne pourra pas me découvrir...

— J'ai compris... En effet... vous avez raison... vous êtes intelligente. Là où vous serez, vous serez utile. Il sera fait comme vous le souhaitez.

Elle se leva et elle s'appêta pour partir. Richter, debout, semblait réfléchir.

— Vous accompliriez bien une mission délicate... et même dangereuse ? Elle fit un signe de tête qui était une acceptation. Le fonctionnaire l'accompagna jusqu'à la porte avec une courtoisie affectée, comme si rien ne s'était passé que de naturel entre cette visiteuse et l'homme qui l'avait reçue. Quand elle fut sur le point de partir, il lui dit :

— Du courage ! c'est pour le bien de l'Allemagne.

Elle descendit. Elle se retrouva lasse et vaincue dans l'Adolfstrasse où une heure avant elle arrivait alerte et décidée. Au retour de la rue, elle vit la rade baignée de soleil, les gros bateaux gris-fer, les vedettes du port grouillant.

— Pour le bien de l'Allemagne !... Je la hais... Je la hais...

Elle maudissait sa demi-patrie... Elle eût souhaité sa perte, son effondrement, sa disparition. Elle aimait. Plus rien que l'amour occupait son cœur, et cette démarche venait de lui révéler ce que cet amour avait d'impossible. Son rêve gisait à

terre, mutilé, sali, boueux... Elle songea : — Il ne faut pas qu'il sache. Il ne faut pas...

Elle marcha plus vite jusqu'à la jetée où quelques instants elle contempla l'eau, tentée de s'y jeter. Puis un débardeur passa, portant une pièce de fer sur ses épaules nues et qui lui cria :

— Attention...

(A suivre.)

GÉRARD BAUER.

UNE SEMAINE DE GUERRE : Du 5 au 11 septembre

MERCREDI 5 SEPTEMBRE. — Trèves bombardé par nos aviateurs.

— Raid d'avions allemands sur Londres.

JEUDI 6. — Anniversaire de la bataille de la Marne à Fère-Champenoise.

VENDREDI 7. — Démission du ministère Ribot.

SAMEDI 8. — Les Français prennent le bois de Chaume et le bois des Caurières au nord de Verdun.

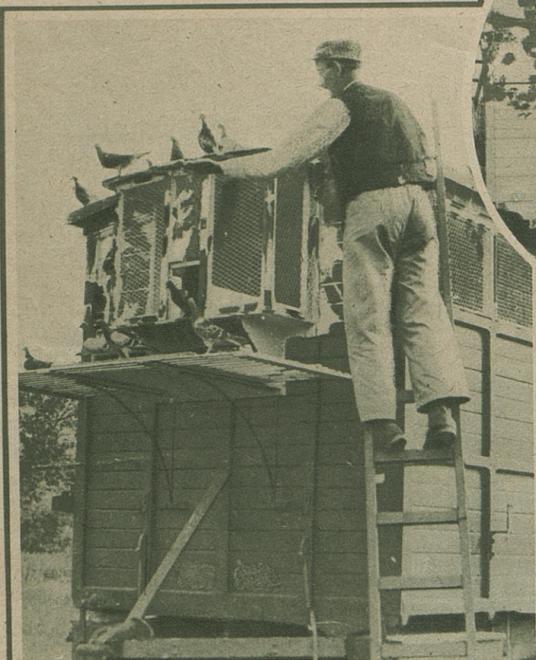
DIMANCHE 9. — On annonce que la légation suédoise de Buenos-Ayres violait la neutralité en transmettant les messages du ministre allemand, comte de Luxbourg.

— Commémoration de la bataille de la Marne à Meaux.

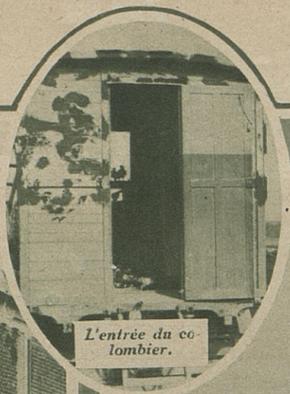
LUNDI 10. — Le général Korniloff somme Kerensky de démissionner.

MARDI 11. — Le général Korniloff, à la tête de ses cosaques, marche sur Pétrograd.

J'ai vu.



On donne le grain.



L'entrée du colombier.



Descrivant de larges cercles, les pigeons prennent le départ.



Un " as " : Loulou.



Le gardien du colombier et ses favoris.



Un motocycliste anglais avec ses pigeons.



Le départ des pigeons pour les tranchées anglaises.



Officier américain attachant un message à la patte d'un pigeon.



La tombe d'Auguste.

LES PETITS AUXILIAIRES AILES DE NOS SOLDATS

Bien plus qu'en 1870, les pigeons auront pris part à la grande guerre et on ne soupçonne guère les services considérables que ces frêles et gracieux oiseaux ont rendus à nos soldats. Lors du siège de Paris, le pigeon n'était pas militarisé comme il l'est maintenant. Aujourd'hui, des colombiers militaires accompagnent toutes nos armées et chaque unité, lorsqu'elle monte aux tranchées, emporte ses pigeons. Lorsque toutes les communications avec l'arrière sont coupées, lorsque

le téléphone ne fonctionne plus, lorsque les agents de liaison tombent avant d'avoir pu franchir les tirs de barrage, alors les petits messagers ailés s'élèvent au-dessus de la fumée, au-dessus des balles et de la mitraille et, grâce à leur don spécial d'orientation, rentrent à leur colombier avec un message caché sous leurs plumes, remplissant ainsi la mission qu'on attend d'eux. Mais combien tombent, eux aussi, victimes du devoir, ainsi qu'on peut le lire dans l'article ci-contre.

LES PIGEONS HÉROÏQUES

La dix-huitième compagnie du ... régiment d'infanterie, dépassant les objectifs prescrits, venait de faire un bond en avant qui l'avait portée jusques à la tranchée de soutien ennemie. A la hâte, on s'organisait, mettant à profit les rares éléments défensifs qui subsistaient encore, aménageant les trous d'obus, déblayant l'entrée des abris des terres amoncelées qui l'obstruaient. Toute la nuit, la pluie était tombée, lourde, faisant un cloaque de ce versant du plateau de Craonne où les Boches se cramponnaient encore, désespérément. Il fallait prévoir des contre-attaques rudes, épuisantes, devant lesquelles tenir devient chaque fois un prodige, tant il y faut demander aux hommes une somme d'efforts physiques, un ensemble de qualités morales quasi surhumain.

SAUVÉS PAR LEURS PIGEONS

Déjà les renforts allemands groupés, prêts à l'assaut, faisaient donner de la gueule à leurs canons. L'effroyable labourage recommençait, mais aux dépens des nôtres, et le cercle de fer se faisait derrière eux. A tout prix, il fallait assurer les communications avec l'arrière. Mouillées, les fusées ne purent s'allumer ou firent long feu. Un coureur, puis deux, puis d'autres s'élancèrent. Ils savaient qu'ils n'arriveraient pas, mais ils partirent, car alors il faut tout essayer, même l'impossible, surtout l'impossible. La tourmente les broya. La situation devenait critique lorsqu'un sergent dit : « J'ai mes pigeons ».

C'était vrai ; dans la griserie du combat, parmi les préoccupations qui maintenant assiégeaient chacun, nul n'avait songé aux charmantes bêtes qui sont aussi d'admirables agents de liaison. Trois d'entre elles avaient pu être emportées. On les tira de leur étroite prison d'osier. A leur patte droite, on attachait le même message indiquant l'emplacement exact et le besoin pressant que l'on avait d'une intervention vigoureuse de l'artillerie. Avec quelle anxiété dans le regard chacun suivit les premières évolutions des voyageurs ailés ! Ce fut d'abord la montée lente, en rond au milieu du fracas des explosions, la disparition subite dans la masse opaque des fumées, puis la sortie brusque de ces nuages monstrueux que d'autres grossissaient avant que les précédents ne se diluassent. On aperçut enfin les oiseaux — ils n'étaient plus que deux — qui, s'étant orientés, filaient vers leur nid.

La ruée fut. Elle émergea de la terre, d'un débris de boyau, d'une tranchée en loques qu'on eût juré inhabités, déserts, hostiles à toute vie. Pesamment elle s'ébranla et d'elle jaillirent les hurlements ; cris sauvages, clameurs de possédés qu'éruentent les hommes, lorsqu'ils se sont mués en fauves. Ses premiers pas furent les derniers, déchiquetée qu'elle fut par la mitrailleuse inexorable qui fauchait comme en se jouant. Une autre vint qui s'éroula sur la première, puis une autre encore. Il fallut l'abattre, celle-là, à coups de grenades et de crosse, tant elle était dense — les vivants paraissant naître des morts, inlassablement — et ses soudards ivres de courage et d'alcool. On l'avait couchée dans son sang, mais ceux qui demeuraient des nôtres comprirent que cet effort là avait été le suprême. Après avoir triomphé, allait-il falloir mourir, vaincus ! Un instant, ces hommes goûtèrent jusqu'à la lie, l'amertume infinie des renoncements trop cruels.

Soudain, entre eux et le nouveau mur de chair qui s'avancait vers la tranchée conquise — proie facile à cette heure, semblait-il — des lueurs brèves piquèrent l'espace, si rapprochées qu'elles formaient une barrière de flammes d'où la mitraille s'évadait en blocs pesants, en parcelles innombrables dont la moindre semait la mort. A leur tour, les canons de France tonnaient. Des poitrines oppressées un même cri sortit : « le barrage ». Cela voulait dire le salut, la certitude de rester vainqueurs. Et presque aussitôt, dans un élan de reconnaissance éperdue, ces braves gens clamèrent joyeusement le nom de leurs sauveurs : « les pigeons !... les pigeons !... »

Dans ce cataclysme sans précédent qu'est la guerre actuelle, les humains, non contents de s'entre-déchirer, ont jeté dans la fournaise afin qu'elle servit au mieux de leurs intérêts, une partie de la gent animale.

L'INSTRUCTION MILITAIRE DES PIGEONS

Le pigeon, que nos sociétés colombophiles se plaisaient à dresser, aux époques déjà lointaines où la France vivait en paix, de telle sorte que cette merveilleuse machine animée produisit son maximum de rendement, est devenu un précieux auxiliaire pour la conduite et le développement d'une action. Il double et souvent remplace l'agent de liaison, complète le signal, se substitue au téléphone lorsque ce dernier fait défaut. Messenger fidèle et sûr, il n'a de cesse qu'il n'ait regagné son nid, d'où l'appel qu'il porte à la patte sera aussitôt communiqué aux unités intéressées. Qui ne se souvient du rôle que cet oiseau rapide joua, il y a quarante-sept ans, durant le siège de Paris ! Aujourd'hui, sa mission est de chaque heure. Ainsi que la majorité du peuple français, il est mobilisé. Semblable au poilu des régiments d'attaque, il monte en ligne lorsqu'un coup de boutoir doit être donné et comme lui, l'affaire finie, va prendre un repos bien gagné. Comme lui aussi, hélas ! il a ses mortset, l'on pourrait presque ajouter, ses héros !

Chaque armée, possédant son « corps » de pigeons voyageurs, il faut, pour maintenir les effectifs au complet faire naître de nouvelles recrues dans les voitures colombophiles dont toute division est nantie et qui sont devenues les nouveaux nids de ces bêtes faites pour roucouler seulement l'éternelle chanson de tendresse et d'amour.

Le pigeonneau né, il lui est loisible de s'ébattre durant trois mois comme un pigeonneau ordinaire, à qui n'est pas réservé le périlleux honneur de devenir pigeon militaire. Durant ce laps de temps, il apprend à connaître son gardien, à l'aimer, à voler vers lui à son seul geste, au seul son de sa voix. Ces quatre-vingt-dix jours révolus, il lui faut commencer l'entraînement habituel ; à savoir qu'on le mène d'abord à cinq kilomètres de sa voiture et qu'il doit regagner celle-ci, guidé uniquement par l'instinct admirable qui est en lui. Le lendemain, la distance est augmentée de cinq kilomètres, le surlendemain de cinq kilomètres encore ; les jours suivants de dix kilomètres, voire de vingt mais toujours dans la même direction : Nord ou Sud, Est ou Ouest. Ainsi, l'aimable volatile n'est point désorienté. Les insuccès sont rares et le nombre des candidats perdus, infime. Leur vitesse est telle qu'ils couvrent communément, par temps calme, le kilomètre en soixante secondes. Leur résistance est également remarquable. On cite des pigeons voyageurs qui d'une seule traite ont parcouru plus de mille kilomètres.

Voilà donc notre pigeon « fit and well », selon l'expression anglaise qui indique, par ces mots, la perfection dans la préparation. La bête est « fin prête ». Il reste à l'habituer au bruit de la bataille. On la conduit sur un champ d'aviation proche où les moteurs ronflent quasi sans arrêt et font un tintamarre assourdissant. Dès que l'élève ne montre plus d'inquiétude, on l'amène tout près d'une batterie en action. Là, l'accoutumance se fait très rapidement. Aux premières décharges, le pauvre oiseau frissonne, il quitte même le toit de son colombier sur lequel il avait été laissé en liberté, et vole à l'aveuglette. Les coups suivants l'effraient moins, puis, les explosions les plus violentes le laissent indifférent. Il va et vient au milieu de la plus effroyable canonnade, ainsi qu'il le ferait dans le bois silencieux, bercé par le susurrement moelleux des feuilles. Il est sacré pigeon-soldat.

La division à laquelle il appartient montant en ligne, sa voiture-colombier dûment camouflée va prendre position à une dizaine de kilomètres en arrière des premières tranchées.

C'est là que les sergents des différentes unités auxquelles les pigeons sont octroyés l'iront chercher. Glissé avec une douzaine de ses semblables dans la mallette en osier qui lui servira dorénavant de demeure, il va vivre la vie du

poilu et partagera ses dangers. Les services rendus par lui, si un sort cruel ne l'abat pas dès son entrée dans la carrière, ne se comptent bientôt plus. Le cahier de messages tenu par chaque voiture colombophile en fait suffisamment foi.

DES AS

Que de situations qui paraissaient irrémédiablement compromises, faute de liaison, ont pu être rétablies, grâce à la petitesse de ces bêtes qui les rend presque intouchables, à leur vélocité qui les amène si rapidement au but. Ici, durant la première et formidable affaire de Verdun, c'est un régiment de coloniaux, coupé de toutes ses communications avec le gros des troupes et cerné par une brigade allemande, qui doit son salut aux pigeons ; là, devant Verdun encore, aux jours tragiques où les hordes germaniques déferlaient au pied du fort de Souville, c'est à Loulou, mignonne pigeonne, dont le nom est demeuré légendaire parmi le personnel des colombiers que revient l'honneur d'avoir fait échouer une des plus fortes attaques ennemies. Confiée à un observateur d'artillerie, tapi dans les branches d'un arbre en avant des trous d'obus qui formaient alors notre ligne, Loulou, seul indicateur possible, par le temps déplorable qui sévissait, transmettait le message dénonçant le groupement de forces considérables. Nos canons taillèrent là en pleine chair et firent une hécatombe des « stossgruppen » teutoniques.

Loulou vit encore et fit même d'excellente besogne lors de la dernière offensive de Champagne, mais combien de ceux de sa race ont déjà rendu leur jolie petite âme aux dieux des oiseaux. S'ils échappent assez aisément à l'éclat d'obus ou à la balle, ils sont victimes, tout comme nos soldats et davantage encore puisqu'ils ne possèdent pas de masque préservateur, des gaz asphyxiants. Combien d'entre eux aussi ont péri sous l'effondrement d'un abri, unis dans la mort aux poilus, leurs compagnons de misère ; et ceux que la maladie — gros rhumes contractés au front, bronchites impitoyables — touche et que ni la poudre d'alun, ni la teinture d'iode ne peuvent enrayer et ceux qui, blessés en service, ainsi que le célèbre Auguste, doivent être abattus, afin de leur éviter des souffrances inutiles... Auguste ! C'est avec une tristesse non feinte que son gardien nous conta son plus bel exploit qui devait être le dernier.

C'était dans la Somme, l'an passé. Nous venions de nous emparer de la ferme de Monacu lorsqu'un tir de barrage d'une violence inouïe isola nos éléments avancés des compagnies de soutien. Auguste fut l'un des cinq pigeons chargés d'emporter des renseignements de toute urgence et une demande de secours pressante. Il fut aussi le seul qui réussit à franchir la zone de feux, mais à quel prix ! Il avait le bout de l'aile gauche sectionnée et la patte gauche brisée. Sanglant et volant bas, prêt à choir à chaque instant, il continua néanmoins sa route. Encadrée par les marmites et menacée d'être réduite en miettes, sa voiture avait dû chercher une sécurité relative à six kilomètres de l'endroit qui lui avait été désigné. Le pigeon mutilé dut parcourir dix-huit kilomètres avant de toucher au port.

L'amour du nid fut plus fort que la souffrance. Pantelant, son pauvre corps teint de rouge Auguste vint s'abattre au pied du colombier retrouvé.

On essaya de le soigner. Ce fut peine inutile. Auguste était blessé à mort. Les paupières grosses de larmes, son gardien dut mettre un terme à l'agonie de l'oiseau, mais il voulut que son élève ailé ne disparût pas tout entier. En bordure d'un boyau conquis, il ensevelit la dépouille d'Auguste et dota la minuscule tombe d'une inscription élogieuse. Bien des mois se sont écoulés depuis ce jour et les soldats, poilus ou tommies, qui défilèrent par ce boyau furent légion ; mais aucun ne porta une main brutale sur la sépulture du pigeon. Humble et modeste, elle demeure inviolée, défendue par la solide armature du souvenir.

POL, FIQUÉMONT.

ON POURRA

SE CHAUFFER CET HIVER

1, 2 OU 3 PERSONNES NON ABONNÉES AU GAZ
Une part pour chauffage — 3 pour cuisine = 120 kilos.

1, 2 OU 3 PERSONNES ABONNÉES AU GAZ
2 parts pour le chauffage — 2 parts pour la cuisine = 120 kilos.

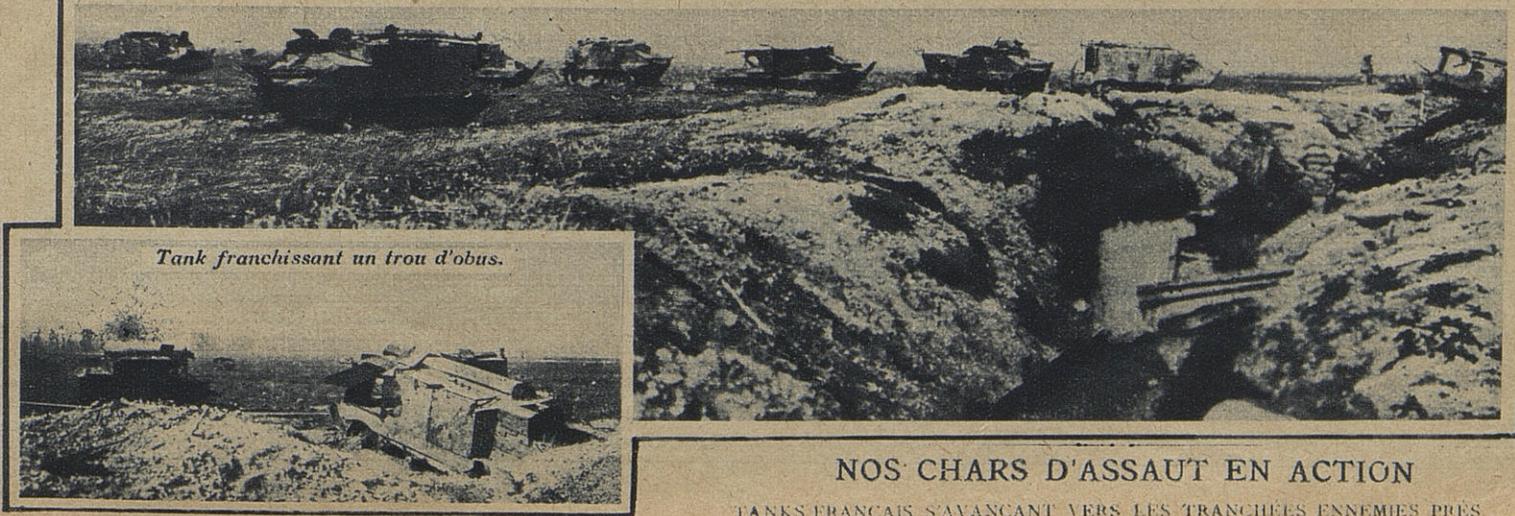
1, 2 OU 3 PERSONNES AYANT LE CHAUFFAGE CENTRAL
2 parts pour la cuisine — 1 part pour le chauffage = 90 kilos.

POUR UN FOYER DE 4 OU DE 5 PERSONNES
5 parts de 30 kilos, chauffage et cuisine = 150 kilos.

POUR UN FOYER DE 6, 7, 8, 9 OU 10 PERSONNES :
6 parts de 30 kilos, soit 180 kilos par mois.

M. Viollette a quitté le Ravitaillement. Mais en partant, il nous a laissé sa carte... sa carte de charbon pour l'hiver. C'est ainsi que la prévoyance ministérielle nous évitera les mécomptes causés l'hiver dernier par les difficultés de transport et aussi par certains accapareurs. Déjà les distributions par répartition ont commencé ce mois-ci, chaque

foyer familial ayant reçu sa carte de charbon lui donnant droit à un minimum de quatre parts de 30 kilos pour les besoins du chauffage et de la cuisine. Seules les personnes chauffées par leurs propriétaires subissent une restriction mensuelle de 30 kilos. Pour les commerçants et les industriels, la répartition doit s'effectuer ces jours-ci.



NOS CHARS D'ASSAUT EN ACTION

TANKS FRANÇAIS S'AVANÇANT VERS LES TRANCHÉES ENNEMIES PRÈS BERRY-AU-BAC.

J'ai vu.

UNE « CORRIDA DE MUERTE » SUR LE FRONT PAR



L'entrée de la quadrilla.



Le saut de la perche.



Le « roi de l'arène ».



Le jeu de la cape.



La pose de banderille.

Les gens de la Cerdagne et du Roussillon se battent comme des lions. Mais, sur le front d'Artois aussi bien que sur celui de la Meuse, il leur manque les chauds rayons de leur gai soleil et les réjouissances populaires qui sont leurs plaisirs accoutumés des jours de fête. Aussi ne manquent-ils jamais l'occasion de se donner l'illusion de

ces corridas mouvementées, de ces fêtes du courage et de l'adresse. Ceux de Paris, ceux du Centre ont le théâtre des poilus! Eux ont leurs arènes. Dernièrement, les « aficionados » du 53^e régiment d'infanterie — la gloire de Perpignan — avaient organisé une splendide « corrida de muerte » au cours de laquelle le taureau — un

J'ai vu.

LES MATADORS DU 53^e RÉGIMENT D'INFANTERIE



Le jeu de la muleta.



La mise à mort.



Le descabello.



Le salut du "mort".

un traillieur dont la croix de guerre est ornée d'une palme et de plusieurs étoiles — a fourni une course très brillante, mettant à l'onvrage picadors, chulos et banderilleros. Lorsque la « prima spada » l'eut mis à mort — si l'on peut dire, — il fallut encore le "descabello" pour en avoir définitivement

raison. Le correspondant de qui nous tenons ces amusants documents ne nous dit pas si la "corrida" fut interrompue par une attaque inopportune des boches... Mais, si elle a eu lieu on peut-être sûr que les matadors improvisés ont troqué d'une âme égale leurs épées de bois contre leurs solides baïonnettes.

JUBOLITOIRES

Suppositoires anti-hémorragiques, décongestionnants et calmants, complétant l'action du JUBOL



L'OPINION MÉDICALE :

Les Jubolitoires sont des suppositoires calmants, décongestionnants, hémostatiques, dont les effets dépassent tout ce que l'on peut imaginer dans ce sens. Ils sont le *nec plus ultra* de la thérapeutique ano-rectale ; aucun hémorroïdaire ne saurait s'en passer.

Dr J. CHARVET,

EX-PROFESSEUR AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE LYON.

Contre les douleurs du bas-ventre, employez les Jubolitoires, nouveaux suppositoires rationnels, calmants et décongestionnants.

Dr PEAUDELEU,

CHIRURGIEN DE L'HÔPITAL DE LA CROIX (NICE),
EX-INTERNE LAURÉAT DES HÔPITAUX DE MARSILLE.

Etablissements Chatelain, 2, r. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. La boîte de Jubolitoires, fco, 6 fr. Les 4 boîtes, fco, 22 fr.

Pagéol

répare la vessie



« C'est moi le Pagéol qui donne à tous des vessies neuves et qui guérit les cystites, les pyélites et les prostatites. »

— Vous levez-vous la nuit ? Avez-vous des défaillances vésicales ? Le Pagéol décongestionne et rajeunit les tissus des voies urinaires, qu'il remet complètement à neuf en tuant tous les microbes qui les habitent.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes Pharmacies. La 1/2 boîte, franco, 6 fr. 60 ; la grande boîte, franco 11 fr.

Guérit vite et radicalement
Supprime
les douleurs
de la miction
Évite toute
complication

L'OPINION MÉDICALE :

« C'est avec plaisir que je vous fais savoir que, ayant expérimenté le Pagéol, j'ai pu constater sa parfaite action antiseptique sur la vessie, et je le prescrirai dans tous les cas où il sera nécessaire. »

Dr Joseph Simoni,
Médecin-Major,
Hôpital Militaire
d'Ancône.

LA COULEUVRE

...Quoi? la guerre... Eh bien, quoi, la guerre? Vous allez gémir là-dessus, et après? Gémir et me raconter que ce n'est pas une bonne chose de voir des bougres se flanquer des coups de fusil tout le long de l'année et de je ne sais combien d'années suivantes, dit-on... C'est un avis... Plutôt c'en était un, car le point de vue de faire entre-tuer voisins et voisins et d'écrabouiller artistiquement tous les peuples face à face, tout ça qui au fond n'est que des hommes et même des frères, c'est un vieux point de vue, étant donné l'attaque sournoise des uns et la défense des autres, défense légitime, c'est le mot... D'ailleurs, non seulement ça... vous n'auriez pas une cigarette, des fois?... Non seulement ça... vous n'avez pas autre chose? C'est du tabac de jeune fille, ça, hein, pâle et blond, ça tue la neurasthénie... Je disais... Ce sera pour une autre fois, je ne veux pas me gêner l'haleine, dites!... Je disais, ah oui... Non seulement ça, justice, droit et tout le bazar à treize, mais rien que l'étonnement... Ah! ah! je ne dis pas le sentiment, le principe, la sociale... je dis l'étonnement... l'étonnement de tuer... Même ça, monsieur, on en revient...

Je ne me serais jamais prévu assassin... Pas seulement pour une femme... alors pour moi, la guerre, monsieur... monsieur? Vous êtes civil probable... Enfin ce n'est pas de votre faute... Ni de la mienne... Et ça vous passera peut-être... Pour moi, la guerre ça me dégoutait, ça me paraissait de la boue, le cœur et la peau noyés de boue, et criminel, je lâche le mot... Tuer un homme, pour la France ou pour le roi de Prusse, tuer, ah! ça me... ça me tuait, rien que d'y penser... je m'étais juré que, jamais, jamais, je ne descendrai personne avec l'outil... Pensez, descendre un gars qui a une môme et des crapauds à la maison... Voilà comment je pensais quand je suis allé en guerre...

Si ça a changé?... C'est-à-dire que, je vais être franc, tenez, je me fais peur... vraiment, je me dis ça et là: «T'est un salaud». J'ai tort... j'ai raison... j'ai tort de me dire des sévérités... j'ai raison de... Ah! c'est eux, les salauds... les Boches... Est-ce que vous les appelez encore des Allemands? Chacun son goût... les Boches, je les déteste... Ils sont comme les sales bêtes que Dieu a construites pour bouffer les récoltes et les bois de lit.

J'avais juré... certainement, et puis? Et puis je me suis relevé de mon serment. Si vous croyez que j'étais le seul?... La guerre, qu'ils disaient tous, est-ce que c'est à faire, quand tout le bon pauvre monde ne pense qu'à travailler? Et ils croyaient que ceux de l'autre côté marchaient à contre-cœur... Je ne sais comment vous dire... Je suis un bandit... Avec toutes les excuses et les circonstances, je me le répète, la nuit, quand je suis gêné d'avoir fait ce métier-là... Mais un bandit, un immonde bandit... si je vous disais ce que je fais, vous ne... vous me... oh, vous ferez la grimace, vous êtes bien élevé?... Je l'étais, moi aussi, ou presque... Et voilà ce qu'ils ont fait... C'est pas nous... C'est eux... Ils ont tué en nous l'image que nous voulions garder de leur humanité... Et nous avons, pour ainsi dire, vengé nos illusions...

Ainsi, mon caporal, Parroche... il est curé, dans le civil, curé à la campagne dans le Midi... un paysan... un saint... pas un saint de vitrail, au vrai... pendant des semaines, il refusa de tirer un seul coup de fusil... Quand ses hommes tombaient, il disait: «Pardonnez, car ils ne savent... etc.» comme à confesse... Et il ramassait les blessés... Un jour qu'il se penchait sur un grand Bavarois très entamé, on lui tire dessus, et c'est le Bavarois qui reçoit la balle. Parroche se redresse, jure par tous les noms de Dieu du calendrier, et depuis ne lâche pas son fusil... Sauf le dimanche. Il nous a demandé de faire un bout d'oraison tous ensemble et on l'a fait pour lui être agréable. Même qu'on écoute ce qu'il dit et qu'on s'instruit, si c'est croyable, monsieur?... Et encore, le dimanche... dimanche dernier, au moment qu'il parlait, un obus, on était repéré pour sûr, un obus tombe à vingt pas et nous éclabousse... Et Parroche, rompant sa prière, de crier: «Ah! Foutre...! Allez-vous laisser prier mes gosses?...»

Moi, ce qui m'a eu, c'est justement de les voir s'acharner, oui, eux et pas le hasard, sur tout ce qui est honnête et faible. Le hasard? Allons...

Je vous avais parlé de Chèchère. Je ne sais plus son autre nom. Un petit gars qui n'avait pas inventé la poudre. Trop gentil pour ça. Gentil à en être bête. Ou bête à en être gentil... Bref, dans la tranchée s'amènent deux rigolos... un clown et un baryton du

casino Saint-Martin... vous devinez les orgies? Chacun devenait ingénieux, spirituel, original, nous avions une âme de caf-conc... On s'organisait de petites séances à en pleurer de folie. Et on arrivait à concurrencer chacun à son idée, les idées, les deux professionnels, sauf naturellement Chèchère, qui n'est pas capable de quoi que ce soit. On l'a beaucoup blagué, un jour. «Attendez à demain», fait-il, vexé... Le lendemain, je parie qu'il n'avait rien trouvé, si ce n'est d'être moins gai que les autres... A l'heure dite, il prend une grande couverture, se dresse sur notre petit rempart, dans un clair de lune comme on n'en fait pas au music-hall. Aussitôt, fusillade boche. Et nous: «Tu es fou! descends! qu'est-ce que tu fais? — Tas d'idiots! je fais la Loïe Fuller!»... Il agitait sa couverture dans la lumière de la lune... on nous l'a tué... Ça nous force de prendre la tranchée ennemie...

Je dis: tué!... soixante-quatre balles dans la peau... Pour une danseuse, en somme, tout à fait désarmée... voilà ce qui a fait de moi un bandit... Et un matin... Mes exploits, je ne les raconterai pas... Ça inquiéterait les bonnes gens... Il suffit que moi je sache de quoi il retourne. Et ma récompense, c'est la certitude d'avoir vengé, suffit, je fais mon bec... je n'ai parlé que par politesse, vu que j'ai tiqué un peu trop fort quand vous avez parlé de civilisation, de fraternité, de... Nous serons peut-être d'accord plus tard... nous en recauserons... mais j'ai que six jours de perm... on n'en dit pas long en six jours...

Dans le coin où nous sommes là-bas il ne pleut pas trop de fer en ce moment. Aussi, j'ai tout le temps de me souvenir des comptes que j'ai réglés ou que je réglerai... Ces pensées, si je puis dire, me donnent une tranquillité merveilleuse, monsieur... au point que je me sens confortable, à l'anglaise, dans mon petit trou de couchage...

Je ris, excusez-moi, je ris, en pensant à la couleuvre... oui, l'autre soir, au moment de dormir, je trouve une couleuvre installée dans mon alcôve. Je tombais de sommeil, il n'y a pas d'autre coin possible, je l'ai châtouillée respectueusement pour qu'elle aille faire un somme plus loin... Je ne pouvais tout de même pas la tuer...

LOUIS DELLUC.

Vient de paraître :

L'ÉNIGME DE CHARLEROI

par Gabriel HANOTAUX
de l'Académie Française,
ancien Ministre des Affaires Étrangères.

Un vol. in-18, 128 pages, 4 cartes. 1 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, r. de Provence, Paris



La collection de notre pathétique roman cinématographique adapté par Guy de Téramond RAVENGAR est en vente dans les bureaux de l'Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris. — Envoi franco contre un mandat de 2 fr. 90.



FORCES INCONNUES
Avec la
RAYONNANTE, expédiée à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance. Dem. à M. STEFAN, 92, Bd St-Marcel, Paris son livre N° 50. GRATIS.

PELADE NOTICE GRATUITE
BENIT, pharmacien,
26, rue Matabiau, Toulouse.

POUR PARAITRE LE 1^{er} OCTOBRE :

VERDUN

PHOTOGRAPHIES EN COULEURS ET
TEXTE DE GERVAIS-COURTELLEMONT

CAPVERN

(HAUTES-PYRÉNÉES)

A 15 heures de Paris, à 10 heures de Bordeaux, à 2 heures de Toulouse, à proximité de Bayonne, de Luchon et de Lourdes

Station célèbre de vieille date pour la grande efficacité de ses eaux. — N'a pas de similaire.
— Eau de table non gazeuse, légère et digestive, d'un goût agréable, ne troublant pas le vin.

ÉTABLISSEMENT OUVERT TOUTE L'ANNÉE

Saison du 1^{er} Mai au 31 Octobre

NOUVEAU CONCESSIONNAIRE

Améliorations considérables. Nouvelles et luxueuses installations avec tout le confort moderne.

EXPORTATION IMPORTANTE D'EAU en BOUTEILLES toute L'ANNÉE

EAUX CALCIQUES — Température 24°

DIURÉTIQUES, LAXATIVES, DÉPURATIVES, RÉSOULTIVES, TONIQUES ET RECONSTITUANTES

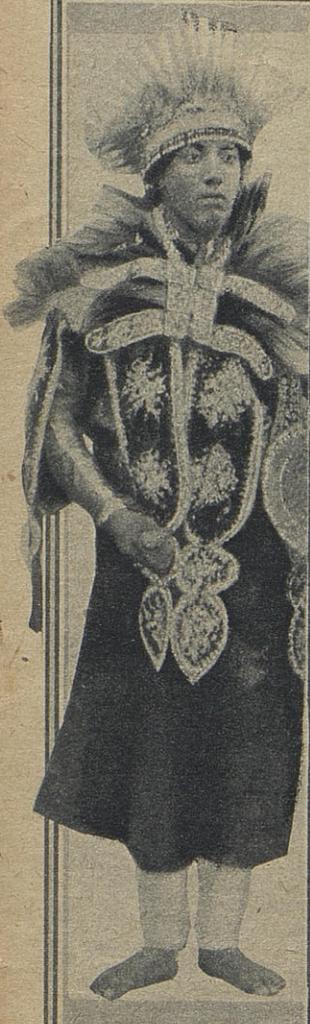
Souveraines dans : Gravelle urinaire et Coliques néphrétiques, Gravelle biliaire et Coliques hépatiques. Affections des Reins, de la Vessie, des Voies urinaires, Engorgements du Foie et des Voies biliaires, Goutte, Diabète, Affections rhumatismales et arthritiques, Affections de l'Estomac, de l'Intestin, du Foie et des Voies biliaires, États hémorroidaires, Affections de la matrice, Troubles de la menstruation (Étouffements et Vapeurs, Age critique), Anémies diverses, États nerveux divers, Neurasthénie.

HOTELS DE PREMIER ORDRE

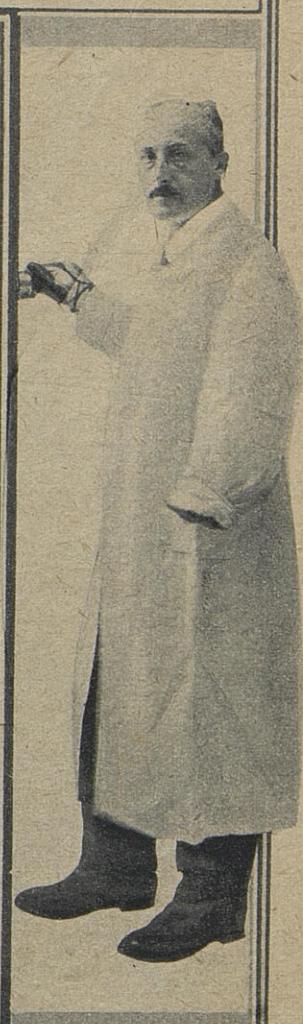
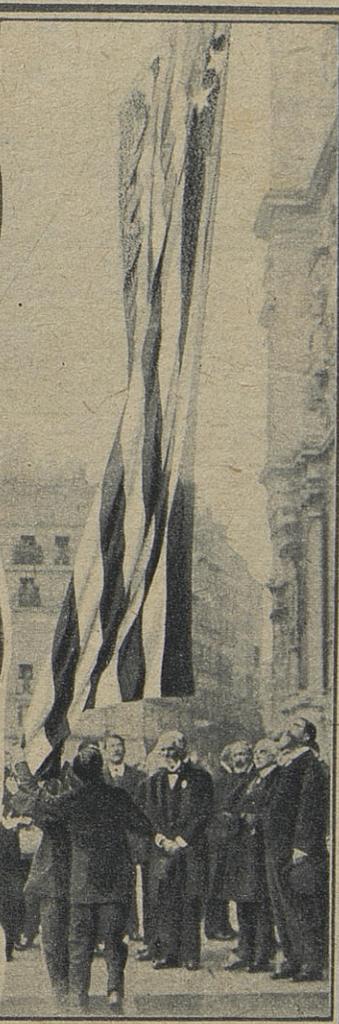
J'ai vu.



Le 19 août, un terrible incendie qui prit dans le quartier bulgare a détruit complètement la moitié de la ville de Salonique, laissant 20000 habitants sans abri. A gauche : on voit les soldats anglais combattant le fléau. — A droite : les habitants s'enfuyant. — Au centre : le général Sarrail (x) visitant les sinistres dans les ambulances.



Le prince duc de Beaufremont, mort dernièrement.



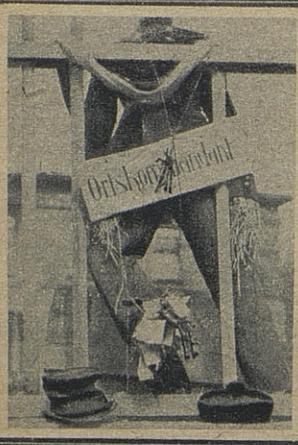
L'ex-Négus d'Abyssinie, Lid Jassu, qui à la suite des intrigues allemandes s'était révolté contre l'impératrice Zeoditu, a été vaincu et tué.

A Odessa, les révolutionnaires russes ont voilé la statue de la Grande Catherine.

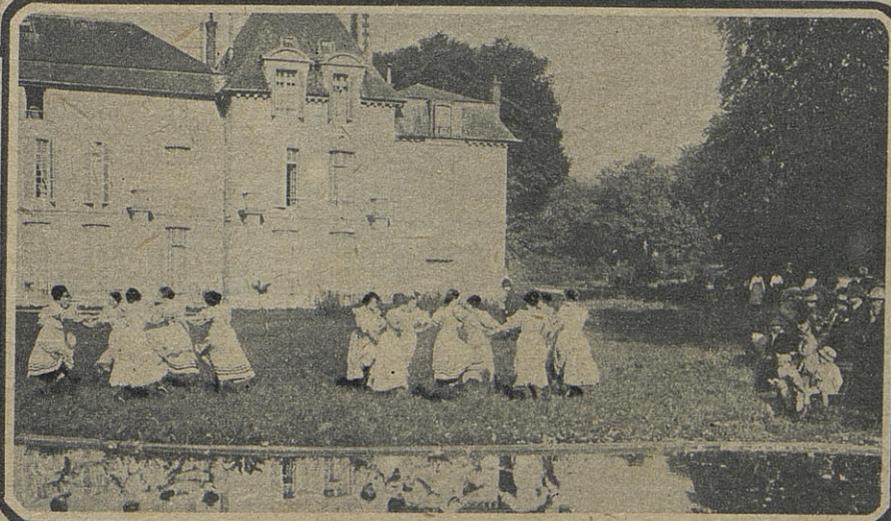
M. Fillion, conseiller municipal de Paris, qui vient de mourir au champ d'honneur.

Le drapeau américain a été hissé sur l'hôtel de ville de Paris, le 6 septembre.

Une victime du devoir : le docteur Vaillant, chef du service radiographique à Lariboisière qui a dû être amputé de l'avant-bras droit.



Trousseaux de clés laissés ironiquement par les Allemands après avoir brûlé les maisons d'un village évacué.



A la Malmaison : sur les pelouses de l'impératrice Joséphine les Mimi Pinson du compositeur Gustave Charpentier chantent et dansent devant les glorieux blessés.



Au Monte-Santo : le maestro Arturo Campanini (x) qui dirigea les musiques italiennes pendant l'attaque.



M. PAINLEVÉ. — LE NOUVEAU PRÉSIDENT DU CONSEIL A CONSTITUÉ UN CABINET DONT LES CARACTÉRISTIQUES SONT L'ABSENCE DES SOCIALISTES ET LA RENTRÉE DE MM. DOUMER ET BARTHOU.

M^{me} MAÎTRE, UNE INFIRMIÈRE HÉROÏQUE, REÇOIT LA LÉGION D'HONNEUR DES MAINS DU GÉNÉRAL PARREAU QUI LUI DONNE ICI L'ACCOLADE. ELLE AVAIT DÉJÀ MÉRITÉ POUR SA BELLE CONDUITE LA CROIX DE GUERRE, LA MÉDAILLE DES ÉPIDÉMIES ET L'INSIGNE DES BLESSÉS.